

Questions et confidences

Carole Fréchette

Number 61, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27688ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fréchette, C. (1991). Questions et confidences. *Jeu*, (61), 27–28.

questions et confidences

Est-ce que l'écriture dramatique représente (constitue, est, doit être) pour vous une forme d'engagement? Pourquoi? Croyez-vous que cela se traduise ou transparaisse dans vos textes?

Si le mot engagement cache le mot politique, la réponse est non. Je n'écris pas pour transmettre une vision précise des changements qu'il faudrait apporter au monde. Ce n'est pas que je le trouve parfait, ce monde, bien au contraire; il me désespère souvent, mais il y a longtemps que je ne prétends plus connaître les remèdes à tous ses maux. La seule chose qui soit à ma portée, il me semble, c'est de témoigner, à travers mes personnages, de la douleur qu'engendrent ses contradictions chez les êtres.

Si le mot engagement cache le mot féminisme, faisant ainsi référence à mon passé au Théâtre des Cuisines, la réponse est encore non. Je ne me suis donné aucune mission de défense et d'illustration de la condition féminine. Je n'écris pas (comme je l'ai déjà fait) pour dire que les femmes sont victimes et que leur salut passe par telle ou telle action ou prise de conscience. En fait, je n'écris pas «sur» les femmes; je raconte les histoires qui s'imposent à moi, qui s'incrument dans ma tête, et ces histoires se construisent principalement, jusqu'à maintenant, autour de personnages féminins. Cela est bien naturel, il me semble, puisque je suis une femme. Écrire une pièce sur le bouleversement provoqué par une première maternité ne procède pas, pour moi, d'un choix idéologique mais d'un mouvement tout à fait naturel. J'ai mis en scène cette situation parce qu'elle me touchait

profondément, comme un immigrant, par exemple, pourrait avoir envie de raconter le choc qu'il a ressenti en changeant de pays et toutes les angoisses que cela provoque de porter en soi le souvenir d'une autre ville, d'un autre climat, d'autres manières, et la douleur de se sentir constamment déchiré entre la vie qu'on a choisie et celle qu'on a quittée.

Le seul fait de mettre en scène un univers féminin est souvent perçu comme un acte revendicateur, ou à tout le moins comme une volonté d'affirmer quelque chose à propos de la condition féminine. C'est peut-être inévitable, compte tenu de la place relativement restreinte qu'occupent encore les femmes dans la dramaturgie et dans l'écriture en général. Du fait de sa situation minoritaire, notre voix est perçue comme particulière, et notre simple volonté de traduire le plus fidèlement possible les questionnements qui nous oc-

Carole Fréchette : «Mon seul engagement est celui d'un écrivain, qui cherche, à la fois humblement et orgueilleusement, la précision, la lucidité, la vérité, la beauté, et toutes ces sortes de choses...»



cupent est interprétée comme une forme précise d'engagement.

Mon seul engagement, à l'heure actuelle, est celui d'un écrivain, qui cherche, à la fois humblement et orgueilleusement, la précision, la lucidité, la vérité, la beauté, et toutes ces sortes de choses... Je sais que *Baby blues* et *les Quatre Morts de Marie* sont des textes «profondément féminins» et je les accepte tout à fait comme tels. Ils sont ainsi parce qu'ils prennent leurs racines dans mes tourments les plus secrets, les plus enfouis. J'espère seulement que cela ne les empêche pas d'être aussi, aux yeux de ceux qui les reçoivent, profondément humains. C'est en tout cas ce que je souhaite.

Voilà. Comme une bonne élève, j'ai répondu à votre question, même si, pour vous dire la vérité, elle ne m'inspirait pas beaucoup. Ce n'est pas qu'elle soit inintéressante ou injustifiée, bien au contraire, mais elle est si loin de mes préoccupations actuelles. Si vous m'aviez demandé, par exemple : «Pourquoi n'y a-t-il jamais de véritable rencontre entre les êtres dans vos pièces?», je vous aurais répondu que, justement, je pense à ça constamment, et que ça m'énerve, et que je voudrais bien briser cet isolement dans lequel se trouvent mes personnages et que, dans ma prochaine pièce, il n'y aura qu'un homme et une femme et je vais les enfermer dans un petit espace et je vais les laisser là et il faudra bien qu'ils se regardent et qu'ils se parlent, je vais les laisser ensemble jusqu'à ce qu'ils crient ou qu'ils se prennent, qu'ils se battent ou qu'ils roulent sur le plancher, qu'ils s'embrassent ou qu'ils se tuent, avec des phrases ou des couteaux, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent, au moins une minute, peut-être juste avant de mourir.

Et si vous m'aviez demandé si j'étais en train d'écrire cette pièce-là, je vous aurais répondu : «Non, pas du tout, je ne suis pas encore prête pour ça, en ce moment je travaille plutôt sur l'histoire de Carmen Racicot, une fille timide qui ne finit pas ses phrases, une fille mal nommée, qui devrait plutôt s'appeler Anne Lalonde ou Madeleine Lachance, des noms qui glissent en douceur dans la bouche et s'éteignent discrètement sur des «e» très très muets. Cette fausse Carmen, silencieuse et effacée, se retrouvera malgré tout au milieu de trois hommes. Ce sera une histoire d'amour pour le cinéma.»

Et si vous m'aviez demandé si je me tournais vers le cinéma parce que je trouvais la situation du théâtre trop difficile, je vous aurais sans doute dit que ça ne s'est pas passé comme ça, que je voulais parler d'amour et que le cinéma se prête mieux à ces sortes d'épanchement. On fait des films d'amour, mais on ne fait pas des pièces d'amour... Cela dit, j'aurais aussi admis que la situation du théâtre est effectivement problématique, qu'il n'y a pas beaucoup de portes où l'on peut frapper avec un nouveau texte, que c'est parfois étouffant d'évoluer dans un milieu si petit. Et si j'avais osé, j'aurais ajouté que ma peur la plus profonde, c'est que tout cela soit une chimère, et que toutes ces histoires que j'ai envie de raconter ne puissent jamais trouver leur place dans le paysage théâtral, comme on dit, et que ma voix ne soit jamais entendue.

À bien y penser, heureusement que vous ne m'avez pas posé toutes ces questions, car elles m'auraient amenée à des confidences embarrassantes...

carole fréchette